

EPICENTRE FILMS présente



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
PRIX DU JURY

UN POÈTE

un film de
Simón Mesa Soto

2025 - Colombie/Allemagne/Suède - 120 min - Num - Couleur - Super 16mm / 4K - 5.1 - Espagnol

SORTIE NATIONALE LE 8 OCTOBRE 2025

Matériel presse disponible sur www.epicentrefilms.com

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes
& Corentin Sénéchal
info@epicentrefilms.com
Tel : 01 43 49 03 03

PRESSE
MAKNA PRESSE
Chloé Lorenzi
& Marie-Lou Duvauchelle
info@maknapr.com
Tel : 06 71 74 98 30



SYNOPSIS

Óscar Restrepo, poète en manque de reconnaissance, mène une existence solitaire marquée par les désillusions. Sa rencontre avec Yurlady, une adolescente d'un milieu populaire possédant un véritable talent d'écriture, va bouleverser le cours de sa vie. Il l'exhorte à se présenter à un concours national de poésie. Mais les choses ne se passent pas comme prévues...

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

D'où vient cette histoire d'un poète raté ? Que souhaitez-vous explorer ?

C'est le projet le plus personnel que j'aie jamais réalisé. Il a commencé par une question intime : et si j'échouais en art ? Faire des films en Colombie est incroyablement difficile, et après mon premier long métrage, j'ai sérieusement envisagé d'abandonner. Je m'imaginai à cinquante ans, gagnant ma vie comme enseignant – ce qui, d'ailleurs, me permet encore de payer mes factures – et survivant grâce aux souvenirs idéalisés d'une vie passée dans l'art. Je voulais aussi explorer l'art de l'intérieur : ce que signifie créer, les limites qu'il impose, les compromis qu'il exige. Le film est né d'une certaine lassitude face aux rouages de l'art, et d'un désir de créer quelque chose de libre, d'informe, avec un esprit presque punk. C'était une façon de renouer avec ce que le cinéma a représenté pour moi. Plutôt que de me représenter comme un cinéaste, j'ai choisi la figure du poète, car être poète est, par-dessus tout, encore plus utopique.

Le film interroge ce qu'est l'art et à quoi il sert. Il explore ces questions à travers la poésie, la forme d'art la moins industrielle qui soit.

L'art est souvent perçu comme noble, mais c'est aussi une industrie, même lorsqu'il est indépendant. Au cinéma, par exemple, il existe un marché qui dicte ce que le public attend : certains schémas se répètent, particulièrement dans le cinéma latino-américain. En tant qu'artiste, il faut choisir entre répondre à cette demande extérieure ou s'interroger sur ses véritables motivations. Je voulais revenir à quelque chose de plus pur : un art brut, viscéral, moins mécanique. C'est à ce moment-là qu'est née la poésie. Ce n'était pas un choix stratégique, mais intuitif. Dans ma ville, Medellín, j'ai rencontré de nombreux poètes qui ne rentrent pas dans le moule idéalisé. Ils sont débrouillards, punks, très authentiques, et je les ai trouvés plus fascinants que la figure du cinéaste. La poésie a un côté anachronique ; on a l'impression qu'elle existe encore dans le passé, et cet aspect a résonné en moi pour cette histoire. Par exemple, les lectures de poésie semblent presque intemporelles, éloignées de l'idée que l'art

est quelque chose d'utilitaire ou de commercialisable. Dans ce domaine, il existe des contradictions et un humour très particulier que je souhaitais explorer à travers la comédie noire.

Le lien entre Óscar et Yurlady est au cœur du film. Que souhaitez-vous explorer à travers leur relation professeur-élève ? Y a-t-il une forme de salut mutuel ?

Oui, absolument. Je voulais explorer plusieurs dilemmes que je rencontre dans la création artistique, surtout dans un pays comme la Colombie, où les inégalités sociales sont si marquées. L'art, et le cinéma en particulier, opèrent souvent selon une logique où le créateur, depuis une position privilégiée, transforme « l'autre », le personnage moins privilégié, en matière première pour son œuvre. Cela soulève une question délicate : comment représenter cet « autre » sans le dépouiller de sa véritable essence ? La relation entre Óscar et Yurlady m'a aidé à aborder cette question, car elle n'est ni une figure idéalisée ni un grand prodige littéraire ; elle écrit simplement par plaisir, par besoin. De son côté, il est épuisé, désillusionné. Dans leur rencontre, je crois qu'ils s'éclairent mutuellement : elle incarne une forme d'art plus pure, plus libre, moins contaminée par le marché ou le besoin de validation. Et cela le force à affronter ce qu'il a perdu. Alors oui, il y a une sorte de salut mutuel, mais pas dans un sens romantique, plutôt comme une chance de renouer avec l'essentiel.

Un Poète oscille entre comédie et drame, parodie et tragédie, dans un équilibre délicat. Comment avez-vous réussi à marier ces tons ?

Pour être honnête, je n'avais pas de formule toute faite. Je me suis beaucoup fié à mon intuition. Dès l'écriture, j'imaginai déjà des gags et des moments comiques subtils, confiant qu'ils fonctionneraient une fois tournés. Mais on ne le sait jamais vraiment avant que le film ne rencontre le public, alors j'attends toujours de voir. Avec ce deuxième film, je voulais avant tout profiter du processus. Avec le premier, j'étais extrêmement stressé, anxieux. Cette fois, je voulais rendre l'expérience agréable, voire libératrice, comme un exorcisme personnel. L'humour m'a aidé en cela : il m'a permis de jouer, de rire de moi-même, de ce que signifie être un artiste. Et en même temps, d'utiliser l'humour comme un moyen d'aborder des sujets sérieux. J'espère que ce mélange fonctionne, car pour moi, il était essentiel de ne pas créer un film figé, mais un film capable de naviguer librement entre différents registres.



Votre film évoque peut-être la comédie juive new-yorkaise – avec la clarinette en filigrane – ou un certain humour argentin. Reconnaissez-vous ces influences ?

Oui, absolument. D'ailleurs, le financement du film a été très difficile à cause de cela. Une comédie colombienne sur des poètes ne correspondait pas aux stéréotypes que le marché attend d'un film réalisé dans mon pays. On nous a dit que cela ressemblait à une comédie argentine ou à un film de Woody Allen, et bien sûr, quand ce genre de film vient d'Argentine, c'est logique et ça se vend. Mais quand il vient de Colombie, personne ne sait quoi en faire. Il y a des clins d'œil évidents aux comédies que vous avez mentionnées : la clarinette est une parodie évidente, un hommage absurde à ce monde des poètes new-yorkais, si intellectuel et sophistiqué, mais le tout est placé dans un contexte complètement différent, incarné par un artiste de Medellín, nostalgique, un peu pathétique, se faisant passer pour Bukowski. Cette dissonance m'a semblé à la fois drôle et puissante, jouant sur le contraste entre ce que le personnage croit être et ce qu'il est réellement. Cette tension est très présente dans le ton général du film.

Comment avez-vous découvert Ubeimar Ríos et pourquoi lui avez-vous confié le rôle principal ?

C'est l'oncle d'un ami, et un jour, mon ami m'a dit : « Regarde, c'est ton poète ! » et m'a envoyé son profil. Ubeimar est instituteur et vit dans une ville près de Medellín. Il écrit des chroniques pour des journaux locaux, s'intéresse à la poésie et à la musique et organise des événements culturels. Il a une façon unique de parler et de bouger que j'ai trouvée fascinante. Au départ, je ne l'avais pas choisi, car je tenais à travailler avec des acteurs professionnels. Lors de projets précédents, j'avais travaillé avec des non-professionnels, et cette fois, je voulais tenter quelque chose de différent. Mais Ubeimar m'est resté en mémoire et je l'ai rappelé. Il se remettait d'une opération, alors nous sommes allés à Finca – une maison de campagne - où il vit pour faire un casting, et c'était évident : il y avait une connexion immédiate et intuitive avec le personnage. La suite fut magnifique : Óscar, dans le scénario, était un personnage moins attachant, mais Ubeimar lui apportait une humanité qui n'était pas écrite. Pendant le tournage, tout le monde s'est attaché à lui. Cela a tout changé. Sa présence adoucissait le personnage et, malgré ses défauts, il devenait plus attachant.

Et Rebeca Andrade, qui joue Yurlady ? Pourquoi l'avoir choisie ?

Le processus avec Rebeca a été long, notamment pour comprendre le personnage. Nous avons organisé des auditions dans des écoles et des lycées de Medellín pendant de longues périodes. Nous avons rencontré de nombreuses filles, mais nous l'avons finalement trouvée dans une école publique. Ensuite, nous avons entamé une préparation intensive avec les deux acteurs, ainsi qu'avec un coach et une équipe qui ont travaillé avec eux pendant deux mois. Ce fut un processus très constructif : nous avons revu chaque scène, une par une. Ce fut une transformation profonde. C'est là que j'ai compris qu'au final, l'important n'est pas de trouver des acteurs ou des non-acteurs, mais de trouver la personne idéale pour le personnage.

Où avez-vous tourné le film ? Y a-t-il aussi un portrait social, une vision des classes et de leurs tensions ?

Oui, absolument. Nous avons tourné à Medellín, où je vis et où j'ai réalisé tous mes films. Dès le départ, je voulais souligner les inégalités entre les classes sociales. Óscar est issu d'un milieu bourgeois, tandis que Yurlady est issue d'un milieu modeste. Cette tension est très courante à Medellín, une ville aux contrastes sociaux très marqués. Je voulais aborder ce conflit par la comédie. Il y a une réflexion sur l'art et ses dilemmes sociaux, sur la façon dont l'art affronte, ou non, ces tensions. En Amérique latine, l'art a tendance à être très politique, très social, et je voulais jouer avec cela : avec l'idée qu'un film colombien doit aborder certains thèmes, d'une certaine manière.

Pourquoi était-il important de tourner en 16 mm ?

Je cherchais une esthétique évoquant le passé, car ces poètes sont un peu d'une autre époque. D'un autre côté, le film évoque certains dilemmes des hommes d'âge mûr, cette période entre la jeunesse et l'âge adulte où l'on commence déjà à se sentir dépassé. J'ai 39 ans et je suis moi aussi dans cette situation, entre deux générations. Je me surprends parfois à rejeter le nouveau, parfois l'ancien. Il était logique que tout ait une texture légèrement désuète. Tourner en 16 mm a contribué à donner à l'univers du film un aspect années 80, brut, un peu à la John Cassavetes. Nous ne voulions pas d'une image numérique propre et brillante. Nous voulions quelque chose de plus laid, de plus imparfait, qui ajoute une dimension



esthétique et émotionnelle supplémentaire au film. Et, bien sûr, c'était un plaisir personnel : tourner en 16 mm est une expérience unique pour tout cinéaste.

C'est aussi l'histoire d'une réconciliation entre un père et sa fille. Souhaitez-vous montrer cela à travers une figure de substitution, cette « fausse fille » incarnée par Yurlady ?

Le père est généralement une figure distante, l'artiste encore plus. Il y a ce cliché très fort : l'artiste à la Bukowski est toujours un mauvais père, désastreux, égocentrique. Vous savez, tous ces clichés sur la virilité et l'art. Et même si je ne voulais pas les renier complètement, je voulais montrer autre chose : la fragilité. Pour moi, c'était le personnage le moins intéressant pour construire une histoire, car il n'attire pas l'attention. Mais c'est peut-être ce qui m'a le plus attiré : chercher une certaine beauté chez cet homme, aussi petite soit-elle. C'était aussi une sorte d'exorcisme : je voulais dépeindre mes propres défauts, mes doutes et mes contradictions.

Le film a été achevé en début 2025 et est déjà présenté à Cannes. Pourquoi un processus de production aussi rapide ?

Oui, c'était très précipité. On a commencé le tournage le 14 janvier et on l'a terminé vers le 16 février, avec l'intention de consacrer beaucoup de temps au montage... mais ça n'a pas été le cas. On voulait aussi rompre avec la logique cinématographique très structurée d'aujourd'hui : labos, ateliers, résidences. Tout est tellement réglementé. Et parfois, le plus important, c'est juste de faire le film, même s'il n'est pas parfait. Après le tournage, je me suis enfermé pendant un mois pour monter avec Ricardo, le monteur. On a réussi à terminer un premier montage, même si on savait qu'il n'était pas tout à fait prêt. Ensuite, il a fallu choisir : continuer le montage ou l'envoyer à Cannes ? Finalement, on l'a soumis – après la date limite, je dois dire – et c'était fou, car ils avaient déjà annoncé une partie de la sélection officielle. Mais ils l'ont vu, ils étaient intéressés et ils nous ont invités. S'ils ne l'avaient pas sélectionné, on aurait continué à travailler dessus.

FESTIVALS

Festival de Cannes 2025 – **Prix du Jury, Un certain regard**



BIOGRAPHIE

SIMÓN MESA SOTO

Simón Mesa Soto est un réalisateur, scénariste et producteur colombien. Il a étudié la communication audiovisuelle à l'université d'Antioquia et a ensuite poursuivi un master à la London Film School. Son film de thèse, *Leidi*, a remporté la Palme d'or du court-métrage au Festival de Cannes 2014. Avec son court-métrage suivant, *Mother*, il a de nouveau été sélectionné dans la compétition officielle du Festival de Cannes 2016. Ces deux court-métrages ont été largement diffusés dans des festivals du monde entier. *Amparo*, son premier long-métrage, a été présenté pour la première fois à la Semaine de la critique de Cannes 2021, où il a remporté le prix Louis Roederer Foundation Rising Star. Le film a fait le tour de plus de cinquante festivals de cinéma dans le monde et a remporté des prix à La Havane, Chicago, Lima et Punta del Este, entre autres festivals. *Amparo* a été le grand gagnant des Macondo Awards 2022 de l'Académie du cinéma colombien, remportant sept prix, dont ceux du meilleur réalisateur et du meilleur film. *Un Poète* est son deuxième long-métrage.

FILMOGRAPHIE

LONG-MÉTRAGES

2025 **UN POÈTE** - Sélection Festival de Cannes, Un certain Regard
2021 **AMPARO** - Sélection Festival de Cannes, Semaine de la critique

COURT-MÉTRAGES

2016 **MOTHER** - Sélection officielle Festival de Cannes
2014 **LEIDI** - **Palme d'or**, Festival de Cannes

FICHE ARTISTIQUE

Ubeimar Rios Oscar
Rebeca Andrade Yurlady
Guillermo Cardona Efraín
Allison Correa Daniela
Margarita Soto Teresita
Humberto Restrepo Alonso

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario **Simón Mesa Soto**
Image **Juan Sarmiento G., ADFC, BVK**
Son **Eloisa Arcila, Ted Krotkiewski**
Directrice artistique **Camila Agudelo**
Montage **Ricardo Saravia**
Musique **Matti Bye, Trio Ramberget**
Producteurs **Juan Sarmiento G.**
..... **Manuel Ruiz Montealegre, Simón Mesa Soto**
Production **Ocúltimo & Medio de Contención Producciones (Colombie)**
Coproducteurs **Katharina Bergfeld, David Herdies**
..... **Michael Krotkiewski, Heino Deckert, Kristina Börjeson**
Coproduction **Majade Fiction (Allemagne)**
..... **Momento Film (Suède), Film i Väst (Suède)**
..... **ZDF Das kleine Fernsehspiel (Allemagne)**
..... **ARTE (Allemagne)**
Avec le soutien de **Cine Crea Colombia**
..... **ZDF Das kleine Fernsehspiel**
..... **avec ARTE, Swedish Film Institute, Film i Väst**
..... **Comisión Fílmica de Medellín**
Ventes internationales **Luxbox**
Distribution France **Epicentre Films**

